L'ADIEU AU RÉFÉRENT

François GAUDIN
Université de Rouen
« Lexiques, Dictionnaires, Informatique » UMR CNRS 7187
francois.gaudin@univ-rouen.fr

Abstract
Exoplanets, discovered by Mayor and Queloz, have changed our definition of the word planet. Nowadays, nobody can defin precisely this term. Study this exemple shows that the referential sense is neither in words, nor in the head, but in a linguistic use, socially shared and guaranteed by experts.

Key words
socioterminology, referent, deference, exoplanet

Loin de constituer une discipline marginale au sein des sciences du langage, la terminologie possède un caractère central par les problèmes qu'elle pose. Les discours qui lui donnent corps contiennent la langue générale à laquelle se cantonnent souvent les études linguistiques et ses visées cognitives lui confèrent une spécificité qui donne son piquant.

Ma conviction est que les études des discours incluant des termes permet de mieux comprendre le fonctionnement général des langues. Je vous proposerais bien d'y réfléchir en retenant trois de ses caractéristiques:

1. la référenciation
2. la description sémantique
3. la socialisation des connaissances.

Mais je me limiterai à la référenciation qui motive le titre de mon exposé.

1. La référenciation

Dans des travaux qui remontent à quelques années, j'ai développé une approche sociolinguistique de la terminologie. Parmi les notions auxquelles je me suis attaché figurait la notion de division du travail linguistique que l'on doit à Hilary Putnam, éminent philosophe du langage,

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)

qui fut l'élève notamment de Rudolf Carnap, un des fondateurs du Cercle de Vienne.

1.1. La division du travail linguistique

En parlant de division du travail linguistique, Putnam défend la thèse selon laquelle une communauté linguistique n'est pas homogène dans la relation qui lie les locuteurs aux réalités qu'ils désignent dans leurs discours. Il y a des locuteurs ordinaires et des experts. Dans la plupart des interactions, nous partageons des croyances qui nous permettent d'être d'accord sur les objets dont nous parlons ou que nous co-construisons dans les interactions. Lorsque un doute vient au sujet des caractères d'un de ces objets du monde dont on parle, on se tourne vers une source fiable: un livre, un site internet de confiance, ou un expert en chair et en os. Ce phénomène s'il est vrai, est plus aigu ans des discours à teneur cognitive. C'est pourquoi cela concerne la terminologie.

Ce concept de Putnam est attrayant quand on a une formation de sociolinguiste puisqu'il met l'accent sur un aspect peu souligné par les sciences du langage, celui d'une spécialisation sociologique des locuteurs. Il y a, d'un côté, le discours avec son autonomie sémiotique et, d'un autre côté, le rapport au monde qui nécessite une coopération au sein d'une organisation sociale.

1.2. Coopération et déférence

Cette coopération s'avère centrale dans tout un aspect de la signification: le sens référentiel n'est ni dans les termes, ni dans la tête, mais dans un usage socialement partagé et garanti. Le fait que nous fassions confiance à des experts, les philosophes du langage appellent cela la « déférence ». Nous « sommes en relation contact avec le contenu de certains termes de notre langue non pas individuellement mais via la distribution des connaissances dans notre communauté linguistique. »[1]

Dans une formule intéressante, Georgeta Cislaru dit de la *déférence* sémantique, qu'elle « est à la fois une forme de partenariat social consolidant l'intentionnalité collective et un acte d'allégeance tacite à l'usage collectif »[2].

Ici la dimension sociale s'inscrit en faux contre le mentalisme qui voudrait inclure dans un même triangle signifiant, signifié et référent. L'intentionnalité collective met l'accent sur la coopération tandis que l'allégeance souligne le caractère consenti de la répartition des rôles. Dans une équipe efficace, la coopération consiste à ce que chacun fasse un boulot

[1] G. Orriggi, p. 177.
[2] G. Cislaru, 2008, p. 54.

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)

différent et que ces différences soient acceptées parce que leur répartition bénéficie à tous[3].

1.3. Le terme dans les étoiles

J'ai eu le plaisir de diriger une thèse[4] qui a permis d'illustrer les questions de déférence et de référence à propos de l'astronomie.

Avant 1995, les astronomes et la population vivaient dans un monde en langage dans lequel existaient neuf planètes traditionnelles: Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Pluton Saturne, Uranus et Neptune. Ces planètes tournaient autour du Soleil et on considérait qu'elles étaient formées par agglomération de particules.

En 1995, Michel Mayor et Didier Queloz – qui fut au jury de la thèse de Cristina Nicolae – découvrent la première planète extrasolaire qui répond au doux nom de 51 Pegasi b. Cette première va remettre en cause un ensemble de savoirs établis et bouleverser les connaissances de l'astrophysique.

Depuis cette date, on a assisté à un accroissement spectaculaire du nombre et de la diversité des objets pouvant être appelés planètes (au 22 janvier 2015, 1 804 exoplanètes ont été confirmées). Et Pluton a perdu, en 2006, son statut de planète, après un débat houleux, contre l'avis des Etatsuniens et par un vote à main levée ! On voit que la catégorisation et la dénomination peuvent être liées à des tensions réelles et que le consensus scientifique n'est pas hors du monde.

1.4. Recourir à la normalisation internationale

Après la découverte des exoplanètes, on a vu apparaître de nouveaux objets célestes: Jupiters chauds, planètes flottantes, planètes qui tournent contre le mouvement circulaire de leur système… Cette accumulation de découvertes a permis de lister toute une série d'exoplanètes atypiques. Il s'en est suivi que tous les critères définitoires sont devenus caduques tomber les uns après les autres. Les astrophysiciens ont dû réviser leurs positions théoriques, ce qui fait qu'aujourd'hui nul ne peut dire ce qu'est une planète.

Une grande confusion étant survenue, l'Union internationale des astronomes (IUA) a choisi, en 2006, de définir le nom *planète* pour donner une référence à la communauté internationale. Il l'a fait en ces termes:

Une planète est

- Un corps céleste
- en orbite autour du Soleil

[3] Sur la coopération, voir l'excellent livre de Richard Sennett, *Pour une éthique de la coopération*, éd. Albin Michel, 2014, 384 p.

[4] C. Nicolae, 2013.

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)

- possédant une masse **suffisante**
- sous une forme **presque** sphérique,
- qui a éliminé tout corps susceptible de se déplacer sur une orbite proche.

Cependant, aucun de ces critères ne tient.

1. Une planète extrasolaire n'est pas en orbite autour du Soleil, comme son nom l'indique.

2. Et les techniques permettant d'identifier les objets extrasolaires ne sont pas assez précises pour déterminer si un objet a nettoyé son orbite ou non.

3. Une masse suffisante est suffisante si elle suffit mais à quoi ?

4. A partir de quand une masse est-elle presque sphérique ?

En plus, on y trouve une *erreur* puisque soleil implique le sens d'*endoplanète,* ce qui laisse non dénommé l'archisémème qui inclurait à la fois les endo- et les exoplanètes.

Reste donc la notion de corps céleste. Ce qui est bien peu.

2. De quoi *planète* est-il le nom ?

Dans une telle situation, que dire des planètes pour les définir ? Tout est sujet à controverse et je n'évoquerai pas ici l'astre nommé **PH1 b** ou **Kepler-64 b –** planète extrasolaire appartenant au système quadruple d'étoiles Kepler-64 (PH1) et qui plus est, planète circumbinaire, c'est-à-dire en orbite autour d'une étoile binaire – jusqu'à sa découverte en 2013, cela n'existait que dans *La Guerre des étoiles* avec la planète Tatooine[5].

Tournons-nous vers l'Observatoire de Paris. Il nous donne deux définitions:

« Une planète est donc un corps sans énergie nucléaire interne. Les calculs montrent que les réactions thermonucléaires ne peuvent s'amorcer qu'au-dessus environ 13 fois la masse de Jupiter. Cette valeur fixe donc la limite au-dessus de laquelle une astre ne peut plus, selon la présente définition, être appelé "planète". »

« Une étoile se forme par effondrement d'un nuage de gaz, alors, que, généralement, une planète se forme par condensation des particules de silicates ("poussières") et de glace dans un disque ("protoplantétaire") de matériaux divers qui est en orbite autour d'une étoile. »

Il en tire la synthèse suivante:

[5] C'est un refuge pour les contrebandiers, assassins, chasseurs de prime et autres individus peu fréquentables, selon Wikipédia.

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)

«Une exoplanète est un corps de masse maximum environ 13 masses de Jupiter en orbite autour d'une étoile.»

Mais l'observatoire ajoute aussitôt: «Toutefois, il y a des exceptions à cette coïncidence: Rien n'empêche que certaines planètes commencent, au cours de leur formation, à être moins massives que 13 fois Jupiter et qu'elles "grossissent" jusqu'à atteindre une masse supérieure à cette limite.

Rien n'empêche que certains astres se forment par effondrement d'un nuage de gaz et de poussières mais n'atteignent pas la masse limite de 13 Jupiters. Ce sont des planètes selon la première définition, mais elles ne sont pas en orbite autour d'une étoile. On les appelle planètes flottantes.»

Il y a donc des planètes qui ne tournent autour de rien et sont plus grosses que prévu, au dessus de 13 fois Jupiter.

On le voit, les planètes ne sont plus ce qu'elles étaient. Elles n'ont plus entre elles qu'un vague air de famille. Et le fils indigne, qu'est-il devenu ? Pluton n'est qu'un objet transneptunien, il appartient à la catégorie des planètes naines et encore ce n'est que la deuxième plus grande du système solaire, après Éris, observée en 2003 et identifiée en 2005.

2.1. Déférence et désaccord

Nous sommes donc face à une impossibilité de vraiment définir le mot planète de façon à en faire un terme. Le terme n'est pas un terme, car toute définition semble impossible ou non finie.

Ici le progrès du savoir marque un progrès de l'indécision. Nous voilà liés, pour construire notre référenciation du vocable *planète*, à l'expertise d'une communauté divisée et privée de références assurées. On croit consulter une communauté d'astronomes, et on retrouve face à une assemblée qui ressemble au parti socialiste français!

Pour le dire plus sérieusement, le mouvement de déférence qu'implique la socialisation des connaissances est contrarié par le désaccord qui règne au sein de la communauté des astronomes. Désigner implique le locuteur ordinaire au sein du débat qui agite la communauté. Il ne peut plus définir, il n'y a plus de *terme* aux luttes qui se jouent autour du mot, comme on ne peut opposer de terme à notre doute. Car le statut de terme est aussi, par rapport au mot de l'usage ordinaire, celui de mot réglé, de valeur sémantique pour laquelle le travail de définition est terminé. Et il circule sans question. Dans les meilleurs des cas, bien sûr, mais ils sont majoritaires dans la science faite.

Ici la certitude de la science se défait en même temps que les connaissances avancent. Mais rien ne dit que des thèses menées sur d'autres secteurs ne révéleraient pas des doutes analogues.

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)

Il nous semble que ce qui se passe dans l'astronomie actuellement autour de la définition du terme *planète* démontre la validité de la référence et la division du travail langagier dans une communauté sociolinguistique.

2.2. Une déférence indispensable

La confiance dans le mécanisme de référenciation est au cœur du fonctionnement des termes. Nous réclamons des astronomes des définitions qui tiennent le coup et nous permettent de parler tranquillement sans nous demander sans cesse ce que nous voulons dire quand nous disons *planète*. Ou alors autant parler métaphysique au café du commerce.

La référenciation est une activité essentielle dans la coopération langagière et certains locuteurs possèdent une responsabilité qui est une affaire sérieuse. Imaginez que vous alliez changer des dollars et que l'agent de change vous dise qu'il valent *approximativement* tant d'euros, si vous en avez suffisamment et que vous vous êtes débarrassés de l'essentiel de vos autres monnaies, sans rien préciser bien sûr. Ou alors qu'un taser est une arme non létale et qui est réservée à des cas d'urgence mais qu'il y a des exceptions, que parfois elle tue dans des situations banales. Aucun de ces procédés ne serait socialement acceptable, ni même tenable.

C'est pourquoi l'UAI réagit. Et, même si elle ne résout rien, la néologie institutionnelle de démontre la nécessité d'exercer cette fonction sociale alors même que l'absence d'unanimité paralyse la communauté scientifique. On arrive à ce paradoxe qu'il est préférable de normaliser de façon erronée que de laisser vide la place du terme. Pour en arriver là, il faut que l'action de définir ait une importance sociale majeure.

3. Adieu au référent!

Pour résumer, disons adieu au référent!

Pour ne pas résumer, dans une perspective socioterminologique, la référence n'est PAS une propriété du terme. Le monde en langage dans lequel nous vivons résulte d'une action de référenciation qui est fondée sur une coopération langagière. Il s'agit d'une compétence sociale inégalement répartie et donc le rapport à la vérité n'est pas de la responsabilité de tous.

La confiance épistémique suppose qu'une source de vérité existe quelque part dans la communauté linguistique.

Non seulement nous avons besoin de d'autorités pour les sources du savoir mais cela engage leur responsabilité. Et l'on a peut-être pas assez insisté sur cet aspect.

Quand vous vous demandez: Qu'est-ce qu'un X? Vous vous tournez vers une ressource dans le monde social: être humain, livre, web, etc. Il doit savoir mais il doit aussi savoir vous le dire et ne pas utiliser ce savir comme un pouvoir.

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)

Et un des problèmes que pose Internet, d'ailleurs, réside dans le fait qu'il se développe en grande partie en dehors des critères qui permettent la déférence: la confiance épistémique y fonctionne mal. On ne peut pas utiliser la déférence simplement. Mais il y a aussi les enjeux auxquels sert ce savoir, victime de marchandisation. Derrière un savoir proposé, on soupçonne une implication commerciale, une intention publicitaire, une manipulation masquée. Le désintéressement auquel nous a habitués l'épistémologie devient caduc. Les termes deviennent des marchandises. Et cela importe parce que notre monde en langage est un monde de coopération et non de domination.

Parler, échanger c'est faire a priori confiance à son interlocuteur. Ce que nous appelions référents ne sont pas dans la tête, ni dans le monde, ils sont entre nous, dans un monde de mots dont nous avons hérité, que nous construisons et partageons dans une référenciation copérative.

Conclure?

Revenons sur terre, avec notre planète.

Même si la terminologie rencontre ici une difficulté parce que l'obligation définitoire n'est pas remplie, la morale de cette histoire, au fond, c'est que le doute de nos amis astronomes nous rassure. L'esprit critique, l'évaluation entre les pairs, la démocratie des savants, cela fonctionne – quoi qu'en pensent certains décideurs – et aucun dogmatisme ne permet à des observateurs du ciel de dire qu'ils savent alors qu'ils ont perdu tous les anciens repères.

A contrario, cette perturbation astronomique permet de mettre en lumière la façon dont nos connaissances sont un produit social et un patrimoine collectif. Ceux qui les produisent sont responsables de leur définition et donc de leur circulation. Car la définition est une acte sociolinguistique qui permet à chacun d'intégrer sinon un sens exact, au moins, un sens culturel utilisable face à des besoins donnés.

La déférence et le partage du travail linguistique soulignent que l'activité langagière est tout entière pragmatique et coopérative.

C'est la leçon du ciel infini, de bouleverser nos certitudes.

Bibliographie

CISLARU, Georgeta, 2008, «Le nom de pays comme outil de représentation sociale», *in Mots. Les langages du politique*, n. 86, pp. 53-64.

ORRIGGI, Gloria, 2004, «Croyance, *déférence* et témoignage», *in La philosophie cognitive*, Elisabeth Pacherie et Joëlle Proust (dir), coll. «Cogniprisme », Editions Ophrys et Editions de la MSH, pp. 167-184.

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)

GAUDIN, François, 2003, *Socioterminologie. Une approche sociolinguistique de la terminologie*, coll. «Champs linguistiques», éd. Duculot, Louvain-la-Neuve, 286 p.

GAUDIN François, 2014, «Socioterminologia: um itinerário bem-sucecido», *in As ciências do léxico. Lexicologia, lexicografia, terminologia,* A. N. Isuqerdo et G.O. Mantovani dal Corno (org.), vol. VII, Universidade federal de Mato Grosso do Sul, Campo Grande, Brasil, pp. 293-309.

GAUDIN, François; ALEXANDRU, Maria-Cristina, 2006, «Les contextes: à la source du terme?», *in Mots, termes et contextes, Bruxelles, 8-10/09/2005*, Ed. EAC-AUF, pp. 59-67.

NICOLAE, Cristina, 2013, *Qu'est-ce qu'une exoplanète ? Sens et référence dans les discours scientifiques et de vulgarisation scientifique*, thèse de doctorat en sciences du langage, dir F. Gaudin, Université de Rouen.

SENNETT, Richard, 2014, *Pour une éthique de la coopération*, Ed. Albin Michel.

BDD-A23877 © 2016 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:41 UTC)